

ici sept ou huit races différentes : d'abord les Japonais qui sont les maîtres du pays et occupent les fonctions publiques, puis les anciens habitants qui appartiennent à la race malaise ou chinoise, enfin des émigrants venus de tous les points de l'Océanie : Canaques, Taïtiens, Papous, Maoris et Fidgiens.

— Il ne manquait plus, dit M. Bondonnat, que moi et mes serviteurs pour compléter cette collection ethnologique!

Leur conversation fut brusquement interrompue par une série de gémissements et de cris plaintifs qui s'élevaient à l'autre extrémité de l'étroite rue qu'ils étaient en train de traverser.

Ils pressèrent le pas et se trouvèrent tout à coup en présence d'un Océanien déjà vieux, et qui tenait entre ses bras, presque inanimée, une jeune fille au teint cuivré, son enfant, sans doute.

C'était lui qui poussait les gémissements lamentables qu'ils venaient d'entendre.

— Que se passe-t-il donc? demanda vivement le gouverneur japonais à l'indigène.

L'homme leva les bras au ciel avec désespoir.

— Ma fille, s'écria-t-il, ma chère Hatouara!... morte! perdue!... Elle vient d'être piquée par une vipère à crête rouge! Il n'y a pas de remède!

M. Bondonnat s'était avancé.

— Ma venue est vraiment providentielle! dit-il. Par une chance extraordinaire, j'ai précisément dans mon bagage quelques flacons du sérum du docteur Yersin contre la morsure des serpents!

Et se retournant vers le cosaque:

— Vite, Rapopoff! ordonna-t-il en langue russe, ma trousse et la boîte numéro 17 où se trouvent les sérums.

Le cosaque s'empessa d'obéir.

— Sauvez ma fille, murmurait l'indigène, et tout ce que j'ai vous appartient!

Sans lui répondre, M. Bondonnat se mit immédiatement à l'oeuvre.

A l'aide de la seringue de Pravaz, il pratiqua plusieurs injections de sérum; puis il agrandit la blessure du bras — c'était là que la jeune fille avait été piquée — en pratiquant avec le scalpel une incision cruciale. Il fit saigner la plaie, puis la cautérisa avec quelques gouttes d'hypochlorite de chaux.

Il avait pratiqué toutes ces opérations avec une prestesse qu'on n'eût jamais soupçonnée d'un homme de son âge.

— Ouf! fit-il, maintenant, je crois que l'on peut considérer cette charmante enfant comme à peu près hors de danger... Y a-t-il longtemps qu'elle a été piquée?

— Dix minutes à peine, monsieur le docteur, répondit en mauvais anglais l'indigène, tellement éperdu de joie qu'il en demeurait stupide.

— Au revoir, mon ami, dit M. Bondonnat, vous coucherez la malade et lui ferez prendre des infusions chaudes et, à moins que mon sérum ne soit éventé — ce qui arrive malheureusement quelquefois — je crois qu'elle en réchappera.

Laissant les deux indigènes encore sous le coup de la violente émotion qu'ils venaient d'éprouver, M. Bondonnat continua son chemin avec le gouverneur Noghi, qui tint à l'accompagner jusqu'au seuil de sa demeure et qui, chemin faisant, le remercia chaudement de son obligeance et de sa présence d'esprit.

Tous deux se séparèrent, enchantés l'un de l'autre.